

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pages 422, 424 comporte une numérotation fautive: p. 242, 24.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

QUATRIÈME PARTIE — LES HÉRITIERS DE LA PESTE

XI

APRÈS LE MEURTRE

Maxime passa dans la pièce voisine. Peu après, il revint et ajouta, tout en comptant la somme réclamée :

— J'en donnerais volontiers le double, pour être débarrassé de ce bavard de Rozy.

— Eh bien ! répondit Gruthus, je m'en charge, si vous le voulez.

— Il est en prison, que pourrez vous faire ?

— Nous avons, nous autres, des moyens que les gens du monde ne possèdent pas : et vous ignorez sans doute combien il y a de meurtres de tous genres commis dans les prisons. Tant qu'un détenu n'est pas au secret, il n'est pas à l'abri des entreprises de ses complices.

— Je vous comprends, fit le jeune Saint-Méran déjà familiarisé avec tous les crimes.

Après avoir réfléchi un instant, il reprit :

— Ce n'est pas que j'aie à redouter des propos de cet homme autant que vous le pensez peut-être. Une accusation a besoin d'être soutenue par des preuves ; je puis me contenter de

nier ses allégations, mais les gens de loi sont indiscrets et les médisances qui pourraient en résulter seraient toujours fâcheuses.

— À votre aise, dit Gruthus. Consultez votre intérêt.

— Il est vrai, reprit Maxime, comme s'il se parlait tout haut, que ce serait exorbitant de se débarrasser ainsi de tous ceux qui nous gênent.

— Vous êtes juge, monsieur.

— Tenez, laissons ce Rozy, n'en parlons plus.

— Comme il vous plaira. Mais, afin de ne pas perdre de temps en discussion, voici ce que je vous proposerai : Après-demain je me présenterai chez vous à pareille heure. Si vous

avez besoin de moi, on m'introduira ici sans difficultés et vous me remettrez un acompte de cinq cents francs. Si votre porte m'est refusée, je saurai que vous rejetez ma proposition.

— Soit, dit Maxime. Maintenant vous pouvez vous retirer.

Gruthus se leva, salua et sortit sans ajouter une parole.

Saint-Méran se demanda sans doute par quels moyens Gruthus l'eût délivré du Craqueur, Gruthus en avait dix pour un à sa disposition.

Le régime des anciennes prisons favorisait singulièrement les crimes de ce genre. Au Châtelet, par exemple, les détenus étaient tellement entassés que, dans certaines cellules, quelques-uns périssaient étouffés, et parfois il arriva aux guichetiers de s'égayer pendant plusieurs jours en attendant de faire enlever un cadavre.

La mort du misérable,

ne donnait lieu à aucune enquête. Le manque d'air, en présupposant la mort naturelle du détenu, permettait le meurtre par étouffement. Il arrivait qu'un prisonnier étouffait son compagnon, parce qu'il lui en voulait, ou parce qu'il lui déplaisait simplement.

Dans certaines salles, où se trouvaient quinze ou vingt



Cette fille cependant avait bien des choses pour plaire.

individus, pris quelquefois du même coup de filet, il suffisait que l'un d'eux fût accusé par ses compagnons d'être une mouche pour être exécuté aussitôt.

— La mouche ! La mouche ! — A ce cri la victime désignée était entourée et serrée comme dans un étou. Ses os craquaient, sa poitrine se brisait sous cette étreinte terrible. A peine avait-elle eu le temps de jeter un cri.

Qui l'avait tué ? Tout le monde et personne. La mort avait été le résultat du manque d'air et d'espace, un accident.

Gruthus, comme Cartouche, comme tous les notables des oliqués qui désolaient Paris, avaient toujours des fanauds sous les verroux et de plus se ménageaient avec eux des correspondances secrètes.

Gruthus n'avait qu'à s'informer de la salle où se trouvait le Craqueur, puis le signaler comme mouche et Rozy avait vœu.

Quand il n'y avait pas assez de monde dans une chambre du dépôt pour y organiser une "presse," la crainte du châtimeut n'y prévenait pas toujours certains accès de férocité. Des meurtres s'y commettaient dans des conditions plus horribles encore. Le plus fort assassinait le plus faible ou celui-ci étranglait l'autre à belles dents comme eût fait un loup.

Ces crimes se commettaient aussi quelquefois lorsque deux détenus étaient conduits ensemble à l'instruction.

Enfin, pour terminer cette longue série d'horreurs, disons que le poison avait aussi son rôle pour faciliter le suicide ou couper court aux révélations.

Revenons à Gruthus.

XII

LES HAINES MORTELLES

La Manon le Roi, dépêchée par Cartouche aux "Trois-Poissons," eut le temps d'attendre. Dubourgnet ne parut que vers la fin de la nuit au repaire de la rue Mandar. Il s'était prodigué tous les plaisirs qui lui permettait une bourse bien garnie. Harassé de fatigue, il sommeillait dans un coin, fort dédaigneux des consommations de dernière qualité que l'on s'offrait aux "Trois-Poissons." La Manon, malgré ses mines, ne parvenait point à le tirer de son indifférence.

Cette fille cependant avait bien des choses pour plaire ; beaux yeux, taille élégante, et une accortise qui avait fait de nombreuses victimes parmi les "courtauds de boutanches" (gargons de boutiques) ; mais ce n'était qu'une anguilleuse à tablier, et l'ours Gruthus, avec son or, rêvait sans doute des princes. Enfin la salle où ils se trouvaient n'avait rien de gai. Ses murs sales, son plafond noir n'étaient éclairés que par une grosse chandelle piquée sur un long chandelier de bois. L'air chargé de vapeurs lourdes y invitait à dormir. Manon, pour tuer le temps et se tenir compagnie, se mit à chanter.

A chacun de ses couplets, le somnolent Gruthus se récriait : "Salope !... Insupportable bête !..." et autres aménités. S'il n'eût été engourdi par la fatigue, il lui eût fait un mauvais parti. A la fin il tira un louis de sa poche et lui jeta :

— Tiens, ramasse et tais-toi.

— Oh ! oh ! fit Manon, tu es donc bien riche !

Mais, son silence étant payé d'avance, elle crut devoir se taire.

Il est probable que la nuit porte conseil, on l'a dit si souvent. Il est certain du moins que le repos rend l'esprit plus lucide. En se réveillant et en voyant la Manon-le Roi étendue sur une table, non loin de lui, Gruthus eut une idée. L'habileté

et l'intelligence de l'anguilleuse lui étaient bien connues ; il songea à les employer.

— Cette femme, se dit-il, peut me servir pour m'informer de l'endroit où se trouve actuellement le Craqueur et peut y transmettre l'ordre de l'exécuter. Demain, si le Saint-Méran veut la mort de ce pauvre imbécile, je ne trouverai peut-être personne pour aller au Châtelet. Profitons de ce que j'ai sous la main.

Il invita donc Manon à déjeuner, se montra aimable, à sa manière, et entre la poire et le fromage sonda ses dispositions.

— Si tu veux, lui dit-il, je te ferai gagner demain ou après quelques louis d'or.

— Ce n'est pas de refus, répondit-elle ; mais comment cela ?

— Je ne puis te le dire encore. Pour être fixé sur ce que je rumine, il faut que je retourne voir un richard qui doit me donner de l'argent.

— Mais quand est-ce ?

— Demain.

— Alors demain je ne te verrai pas ? fit l'anguilleuse.

— Si, entre six et sept ; pour le souper je serai de retour ici. Je saurai alors à quoi m'en tenir et si, comme je le pense, je puis te mettre de l'affaire, je te le dirai.

Il n'avait pas voulu garder son secret et le lui avait révélé.

Dans ce bout de conversation, qu'elle rapporta à Cartouche, celui-ci vit tout ce qu'il lui importait de savoir.

— Saint-Méran l'a payé, dit le daron, il l'a reçu chez lui. Il le recevra encore demain, au commencement de la soirée, avant six heures.

— Que nous importe ? fit Balagoy.

— Tu vas le savoir, répondit Cartouche ; j'ai un plan de revanche tout tracé.

— Il serait temps cependant, fit observer le lieutenant, de s'occuper de choses sérieuses et de ramasser un peu d'argent.

— Si nous réussissons, dit Cartouche, il y aura à la fois gloire et profit.

— La "gloire," fit avec dédain Balagoy, j'y tiens peu, on risque toujours sa peau pour elle. J'ai assez de gloire. Je suis sûr que tu penses toujours à te battre avec Gruthus ? Ce n'est pas une heureuse idée.

— Tu vas en juger et d'avance je consens à abandonner mon projet si tu le trouves mauvais.

XIII

LA VENGEANCE DE CARTOUCHE

Le lendemain Gruthus se rendit à l'hôtel de Saint-Méran.

Maxime (nous avons omis de le faire observer), retenu par son service auprès du roi, ne faisait chez lui que de courtes apparitions et n'y couchait point de domestiques. Seule, mademoiselle Léonide s'y était réservé un petit appartement. Gruthus, cette fois, ne rencontra donc que le suisse qui s'empressa de lui répondre que monsieur le comte était chez lui.

Gruthus n'avait plus besoin de guide et alla trouver Maxime dans le petit salon où il avait été reçu précédemment.

— Vous m'attendiez, lui dit-il tout d'abord, donc vous consentez à ce que je vous ai proposé.

— Je ne demande pas mieux, répondit Maxime, d'être débarrassé de cette mauvaise langue ; mais, cependant, je voudrais savoir ce que vous ferez pour cela. Je ne veux point m'attirer une seconde affaire. Je désire rester en dehors de tout cela.

— Sur ce point, répondit Gruthus, vous pouvez être tranquille ; non seulement vous resterez complètement en dehors,

mais, moi même, je n'y serai pour rien, du moins en apparence. Jamais personne ne pourra se douter que vous ou moi sommes pour quelque chose dans le malheur qui va arriver à cet infortuné Rozy.

—Très bien, fit Maxime ; mais, enfin, dites-moi ce que vous prétendez faire.

Le bandit lui expliqua qu'il n'avait qu'à dénoncer le Craqueur comme mouche à ses co-détenus et qu'il serait mis à la "presse" et étouffé par ces derniers.

Maxime parut goûter fort ces explications. Le procédé lui sembla aussi ingénieux que simple et il n'hésita plus. Comme l'avant veille, il se leva pour aller chercher dans la pièce voisine un acompte sur la somme promise au bandit. Comme il ouvrait son coffre fort scellé dans la muraille, deux hommes qui s'étaient tenus cachés derrière les grands rideaux d'une fenêtre, se dirigèrent rapidement vers lui. L'épaisseur d'un tapis assourdissait le bruit de leurs pas.

Au moment où il plongeait la main dans le coffre, un d'eux lui tamponna la bouche et l'autre lui plongea son poignard dans le cœur. Le coup fut fondroyant ; mais, si rapide et si terrible qu'il fut, la victime, par un mouvement convulsif, se dégagea de la main qui lui serrait la bouche, poussa une plainte douloureuse et tomba ensuite lourdement sur le parquet.

—Et d'un ! fit Cartouche.

Mais au cri du mourant, au bruit de sa chute, Gruthus se leva en sursaut et s'élança pour voir ce qui se passait. Il poussa la porte restée entr'ouverte et s'arrêta stupéfait en présence du daron et de son lieutenant. L'éclair de haine qui jaillit des yeux de Cartouche lui en apprit autant que la vue de Maxime baigné dans son sang.

—C'est ma vengeance ! dit Cartouche de la voix sèche et creuse que donne l'émotion : — c'est la vengeance de Du Vigier.

Gruthus n'avait point d'épée, il était sans armes ; il voulut fuir, mais Balagoy, qui était plus robuste que son ami, et était le plus capable de se mesurer avec un pareil adversaire, se jeta sur lui pour le retenir et l'étreignit d'un effort désespéré. Gruthus le secoua, comme un sanglier fait d'un chien qui le coiffe ; puis à son tour il le saisit de ses bras puissants. Tous deux un instant tournoyèrent, sans que Cartouche, qui cherchait à les joindre, réussit à les rapprocher.

Mais, comme il était à prévoir, Balagoy perdit pied, glissa, prêt à tomber ; alors Cartouche put atteindre son ennemi, il le frappa d'un premier coup à l'épaule, puis d'un second qui lui érafla la nuque, d'un troisième dans les reins.

Gruthus hurla de douleur et de rage, lâcha prise et se jeta sur le poignard. Il en tint un moment la lame serrée dans sa main saignante, puis défaillit et à son tour tomba inanimé.

—Et de deux ! murmura Cartouche haletant.

Quant à Balagoy, il demeurait muet et honteux de la victoire. Il regardait le colesse, que seul, même avec son couteau, il n'aurait pu abattre et se demandait s'il était bien mort. Cartouche, qui devinait ses impressions, lui dit :

—Ah ! mon cher, nous sommes des bandits nous autres, et c'est notre manière de nous battre en duel. Tes scrupules font voir trop de délicatesse. Sors de ta stupéur, et, si tu n'es qu'à moitié étranglé, profite-en pour remplir tes poches.

Puis, essuyant ses mains au tapis, il donna l'exemple et puisa au coffre-fort plusieurs rouleaux de louis. A la vue de l'or Balagoy revint à lui et se garnit les mains.

—Tu vois, disait Cartouche, que nous n'aurons pas perdu pour attendre.

Ils avaient en effet attendu longtemps, car ils étaient cachés dans l'hôtel depuis la veille. Ils avaient, pour y pénétrer, profité du moment où la porte, vers onze heures du soir, s'était ouverte pour Léonide qui rentrait du théâtre.

Ils s'étaient glissés derrière sa voiture dans la cour déserte et sans lumière, puis s'étaient cachés dans l'appartement, décidés à attendre le jeune comte et son complice.

Maîtres enfin de l'habitation et certains d'avoir facilement raison du concierge, ils firent main basse sur les objets précieux qu'ils trouvèrent à leur convenance. La nuit était venue ; chargés chacun d'un sac, comme des colporteurs, ils descendirent dans la cour.

—Va devant, dit Cartouche à Balagoy, et, quand tu verras le suisse accourir vers moi, tu profiteras de son absence pour nous ouvrir la porte.

—Mais que veux-tu faire ? demanda l'autre.

—Du bruit. Va devant.

Balagoy se dirigea vers la petite porte dont le concierge avait la garde ; lorsqu'il n'en fut plus éloigné que de quelques pas, Cartouche tira un coup de pistolet.

Au bruit, comme il était à prévoir, le suisse sortit de sa loge et courut vers la maison. La plus complète obscurité régnait, et Cartouche put rejoindre son lieutenant qui venait d'ouvrir la porte.

Cependant la détonation avait été entendue de Léonide et de ses femmes. Bientôt elles se montrèrent aux fenêtres avec des lumières. Le suisse se hasarda à l'intérieur et jusque dans l'appartement de son maître, où Léonide entra presque en même temps que lui.

Nous laissons à penser l'épouvante dont ils furent saisis, à la vue des deux hommes qui gisaient baignés dans leur sang.

Léonide, à la vue de son amant, restait comme pétrifiée et, lâche autant que perfide, elle n'osait se pencher vers Maxime et s'assurer s'il respirait encore. Ce fut le concierge qui constata la mort du dernier des Saint-Méran. Quant à Gruthus Dubourguet, il gardait encore un reste de vie et le suisse, en conséquence, appela un médecin, en se rendant chez le commissaire de police.

Ce magistrat et le docteur arrivèrent en même temps à l'hôtel de Saint-Méran. Ayant considéré attentivement Gruthus, le commissaire dit au concierge :

—Je connais cet individu, au moins de vue, c'est l'assassin.

—Je ne le pense pas, monsieur le commissaire, car voici, dit le suisse en indiquant du pied le poignard ensanglanté abandonné sur le tapis, voici l'arme du meurtrier, qui a trappé également M. le comte et l'étranger.

—Mais ce blessé, insista le commissaire, est un homme dont j'ai le signalement et qui, si je ne me trompe, est l'auteur du meurtre du poète Du Vigier. "Il est à désirer, ajouta-t-il en s'adressant au médecin, que cet homme survive à ses blessures." S'il n'est point l'assassin de M. de Saint-Méran, il a probablement servi à introduire ici le scélérat que le suisse a entrevu dans la cour. Il arrive souvent qu'au moment du partage, les voleurs se disputent et il est probable que c'est ce qui s'est passé après le pillage du coffre-fort.

Après avoir reçu les dépositions des gens de la maison et rédigé son procès-verbal, le magistrat se retira, emmenant Gruthus qui fut transporté à l'hôpital et consigné à la disposition de la justice.

Le lendemain le blessé vivait encore. Le couteau n'avait atteint chez lui aucun organe essentiel, et la perte de son sang

mettait seule sa vie en danger. On conduisit près de lui Rozy et celui-ci le reconnut pour le militaire qui avait coupé la gorge à Du Vigier.

— Nous le saurons bientôt, lui dit-on. Il parlera.

Peu de temps après, une seconde confrontation eut lieu ; Gruthus, interrogé s'il connaissait Rozy, répondit qu'il ne l'avait jamais vu. Quant à ce qui s'était passé à l'hôtel de Saint-Méran, il déclara que les auteurs du crime étaient Cartouche et son lieutenant Balagny et qu'il avait été blessé par eux cherchant à défendre le jeune comte.

— Pourquoi, lui demanda-t-on, êtes-vous allé deux fois chez M. de Saint-Méran ?

— C'est un secret qui ne m'appartient pas, répondit-il.

Mais il ne pouvait garder longtemps le silence. Un des exempts auxquels il avait distribué des coups de pistolet le reconnut. Son identité, son passé furent restitués. De nombreuses escroqueries, des vols à main armée, plusieurs assassinats furent relevés à sa charge, et il devint clair que sa convalescence s'achèverait en place de grève. A cette perspective Gruthus ne perdit rien de son assurance ni de son appétit. Il possédait un moyen certain de blanchir son passé, de se faire élargir et de toucher une récompense : — c'était de livrer Cartouche.

Il prépara ce dévouement. Il prit soin, chaque fois qu'il fut interrogé, de mêler Cartouche et Balagny à ses propres affaires et se donna pour un de leurs fanatiques intimes. Lorsqu'il commença à se rétablir, afin de prolonger le bien-être relatif dont il avait été entouré jusqu'alors, il annonça qu'il était prêt à livrer Cartouche si on voulait allonger sa chaîne, de façon à ce qu'il pût se rendre en certain endroit tendre un piège au plus méchant des bandits.

Ces ouvertures furent favorablement accueillies et l'agent Postel fut chargé de s'entendre avec lui.

XIV

CARTOUCHE PASSE LA POLICE EN REVUE

Aucun bruit n'avait transpiré sur le drame de Saint-Méran ; le Craqueur et Gruthus avaient été mis au secret dès que l'on avait soupçonné que la mort de Maxime se rattachait à celle de Henri Du Vigier.

Cependant Cartouche, après s'être échappé de l'hôtel de Saint-Méran, s'était caché dans les environs afin de voir ce qui allait se passer. Bien lui en prit ; il avait vu ainsi transporter Gruthus à l'hôpital et avait appris que son ennemi mortel vivait encore. Certain qu'il était gardé prisonnier et par conséquent logé à part, il s'attacha à obtenir seulement des nouvelles de sa santé ; ce qui était déjà assez difficile.

Il lui fallut nouer toute une intrigue à laquelle il employa la Manon-le-Roi, dont il était satisfait. Cette fille, sous le prétexte de visiter des malades et de leur porter des douceurs, parvint à connaître la bonne sœur qui soignait le prisonnier. A force de mûmeries, elle capta sa confiance, fit passer du sucre et du chocolat à l'intéressant blessé et en retour obtint des nouvelles de sa santé.

Gruthus, d'autre part, finit par deviner que ces envois de friandises provenaient de la Manon ; et il fut sensible à ces marques d'intérêt et verbalement, par la sœur, remercia vivement l'anguilleuse.

Chaque jour de visite, Manon allait donner à Cartouche des nouvelles du blessé. Lorsque enfin elle lui apprit qu'il avait été transféré à la prison de la Conoiergerie, Cartouche comprit

qu'il allait se passer quelque chose de grave, que Gruthus allait s'occuper de lui, et tâcher de prendre sa revanche. Il redoubla donc de précautions. Non seulement il ne mit plus les pieds aux "Trois-Poissons," mais il n'alla plus au "Pistolet" que rarement et par des chemins détournés. Il évita Jeannelon, trop connue et trop facile à attraper. Il ne coucha point deux jours de suite dans le même endroit. Jamais à aucune époque il n'avait été aussi alarmé.

Cependant cette alarme ne l'abaissait point jusqu'à la coura-dise, et le guet avait toujours fort affaire. Postel même en eut encore à souffrir. Cet agent était né sous un astro fâcheux, il s'acharnait à la poursuite de Cartouche quand il eût dû au contraire mettre tous ses soins à l'éviter. Plus d'une fois, depuis son retour de Bray-sur-Seine, Cartouche sentit Postel sur ses talons. Pour le dégoûter lui et ses confrères, le bandit résolut de lui donner une verte leçon.

Un jour de grande fête il se rendit rue de Tournon. Cette rue était la plus large de la rive gauche et il était d'usage, à certains grands jours, d'y passer la revue du guet à pied et du guet à cheval.

Cette solennité avait le double effet d'attirer beaucoup de badauds et de dégarnir, au moins pour deux heures, tous les postes de police.

Cartouche se promettait, après avoir passé la revue, de visiter les coffres de quelques marchands du Luxembourg. Les troupes de la garde parisienne formées sur trois rangs, à droite et à gauche de la rue, offraient vraiment un beau coup d'œil, surtout à un amateur comme Cartouche. Le ciel s'était mis de la partie et criblait de rayons les galons et les armes des troupes de l'ordre public.

Il y avait des dames aux fenêtres et les deux extrémités de la rue étaient noires de populaire. Entre deux bataillons à gauche, vis-à-vis de l'ambassade d'Espagne, se tenaient, en robes, sur leurs mules, les hauts fonctionnaires de la police municipale, le lieutenant général à leur tête. Entre les deux lignes de troupes, l'espace, assez large, était réservé aux officiers et à quelques exempts ou quelques agents secrets. Ces derniers, fiers de la faveur dont ils jouissaient, se pavanaient entre les lignes des archers.

Avec l'aplomb qu'on lui connaît, Cartouche s'avanga, la canne à la main, d'un pas modéré dans cet espace réservé et se dirigea vers le palais du Luxembourg. Son assurance le mit au-dessus des soupçons et nul ne songea à lui demander ce qu'il faisait là.

Il vit d'abord les archers de la Monnaie et dans leurs rangs reconnut D. France, que son audacieuse apparition dut beaucoup divertir, puis d'autres qui, en maintes circonstances, ne s'étaient point non plus montrés intraitables.

Dans l'espace réservé il circulait également au milieu des reptiles les plus inoffensifs et les plus venimeux. D'Argenson composait sa police d'éléments très divers. Un jour Louis XV lui demandait où il recrutait ses espions ; il répondit avec cynisme :

— Siro, je les recrute un peu partout, mais principalement parmi les ducs et les laquais. Je paye les premiers dix louis et les seconds dix sous.

Dans cette police, aussi nombreuse que mal choisie, il y avait des gens plus dangereux qu'utiles pour l'ordre public.

Le chef de bandits, examinant les physionomies, prenait des notes.

Il monta ainsi la rue paisiblement et il allait se mêler au

groupe de curieux qui stationnait sous le pavillon de l'Horloge, quand tout à coup son regard se croisa avec celui de l'agent Postel. Ce dernier tressaillit de surprise. Mais Cartouche ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Se jetant sur lui, la canne levée :

—Encore toi, coquin ! s'écria-t-il.

Il le saisit au collet, et, en présence des deux lignes d'archers, lui administra la plus belle volée qu'eût jamais reçue agent de police.

La vivacité de l'exécution, l'entrain, la vigueur extraordinaires qu'il déploya, mirent en gaieté toute la troupe, et un immense élat de rire des soldats et des curieux couvrit les cris de détresse de l'infortuné Postel.

Cependant le jeu ne pouvait se prolonger sans péril. Quelques agents, amis de la victime, allaient intervenir et Cartouche s'enfuit vers les badauds. Ceux-ci s'empresèrent de lui ouvrir leurs rangs et de les refermer sur lui. Il les avait trop amusés pour ne pas les avoir de son côté ; les agents repoussés par la foule durent renoncer à la poursuite,

Postel n'en était plus à compter ses défaites ; mais, beau joueur, il demandait sans cesse sa revanche et ne songeait qu'à se rattraper. Aussi sa joie fut grande lorsque M. d'Argenson, en lui confiant la garde de Gruthus, lui apprit que ce scélérat était prêt à livrer Cartouche. Il s'empressa de se mettre en rapport avec lui, après avoir pris à ce sujet les ordres du lieutenant de police. Accompagné de l'exempt Leroux, il alla trouver Gruthus dans son cachot.

—Gruthus, lui dit-il, vous vous êtes engagé à livrer Cartouche, et moi, je suis chargé de l'arrêter. Il s'agit donc de nous entendre.

—Je suis à vos ordres, répondit le détenu.

—Lorsque vous le jugerez utile et dans un but déterminé et nettement expliqué, vous pourrez sortir avec nous dans Paris. Je vous prévins que vous auriez le bras droit lié au corps, et qu'au premier acte de rébellion de votre part, en la première tentative de fuite, nous avons l'ordre de vous brûler la cervelle. Je vous avertis également de ne pas essayer de nous donner le change ; nous connaissons Cartouche aussi bien que vous.

—Mon intérêt, messieurs, répondit Gruthus, vous répond de ma bonne foi.

—Eh bien, reprit Postel, où, quand et comment espérez-vous nous livrer Cartouche ?

—Dans un endroit où je l'attirerai, lorsque j'aurai le moyen de le faire.

—Vous ne savez pas où il se cache ?

—Non en vérité. Jamais il ne couche deux fois de suite dans le même lit. Il a des repaires bien connus : "la Pie et le Pistolet, l'Image Notre-Dame, les Trois-Poissons" et vingt autres ; mais quand se trouve-t-il ici ou là ? Et d'ailleurs vous savez, pour y avoir perçu du monde, combien ces repaires sont difficiles à cerner et à envahir.

—C'est vrai ; fit Postel, qui se souvint de "l'Épée-royale."

—Il faut, continua Gruthus, l'attirer dans une maison particulière. Et savez-vous la grande difficulté pour moi ?

—Non, dit Postel.

—C'est qu'il me sait son ennemi et se méfie de moi. Je ne puis reparaître parmi les siens, dans les endroits qu'il fréquente, sans exciter des soupçons surtout en votre compagnie. Si nous entrons dans certains cabarets dans l'espoir de le rencontrer, nous n'en sortirions pas vivants.

—Mais ils vous croient mort.

—Non ; ils ne m'ont pas perdu de vue.

—Ne pourrait-on, demanda Leaux, guetter leur passage rue Mandar ou ailleurs ?

—Je ne m'y hasarderais pas.

—En avez-vous pour ?

—Leur premier coup de pistolet serait pour moi.

—Allons, fit Postel, je vois que l'entreprise n'est pas très facile.

—Il y a longtemps qu'elle serait réalisée si elle l'était, répliqua le prisonnier.

—Mais enfin, ne pouvant vous aboucher avec lui, comment ferez-vous pour l'attirer dans un piège ?

—Par un tiers que j'irai voir, avec votre permission. J'ai déjà là dessus quelque idée.

—Vous avez conservé des amis dans sa clique ?

—J'ai quelqu'un. Mais à votre tour, messieurs, vous allez me promettre une chose.

—Laquelle, Gruthus ? demanda Postel.

—C'est de ne pas arrêter la personne que je vous dénoncerai ainsi pour un mal vivant.

—D'accord, répondit l'agent. Nous sommes prêts à tous les sacrifices.

—Eh bien, messieurs, conclut Gruthus, demain, si vous le voulez, nous entrerons en campagne. Il faut pour cela nous procurer trois costumes d'ouvriers, ni trop neufs ni trop usés, et, quand vous serez prêts, vous me le direz.

XV

RUE GALANDE

Cette personne en qui Gruthus espérait, c'était Manon-le-Roi. Il ne s'était point douté que ses visites à l'hôpital n'étaient que de l'espionnage. Si abject que l'on soit, on ne désespère point d'inspirer de la sympathie. Notre coquin avait donc l'idée de renouer des relations avec la Manon et de faire moucharder Cartouche par elle.

Le lendemain, lorsque les deux agents, déguisés avec soin et rendus presque méconnaissables, eurent procédé à sa toilette, il leur communiqua une partie de son dessein.

—Nous allons, dit-il, rue Galande, au coin de la rue des Rats, chez une belle qui vend des herbes à l'éventaire.

—Une complice de Cartouche ? demanda Postel.

—Non, répondit Gruthus ; je n'ai jamais connu à Manon-le-Roi d'autre liaison que celle d'un marchand de chansons nommé Jacob le-Manchot.

—Vous allez lui ressembler, dit Leroux.

—Comment cela ?

—Puisque nous allons vous lier le bras droit à la taille, par-dessous votre veste. La manche droite restant flottante et le bras invisible, vous aurez l'air d'un manchot.

—Cela est fâcheux, dit Gruthus ; car je devrai expliquer cette particularité et ne pas paraître votre prisonnier.

—Bagatelle ! fit Leroux, vous direz que la blessure de votre bras n'est pas tout à fait guérie.

Après s'être prêtés à cette mesure de précaution, Gruthus sortit de la prison en compagnie des deux exempts. Derrière eux, mais à une centaine de pas, marchait une escouade d'archers. Ceux-ci, par prudence, suivirent le quai parallèle à la rue Galande et se tinrent dans la rue des Rats (aujourd'hui rue de l'Hôtel-C Colbert). Des dispositions si savantes méritaient d'être couronnées d'un plein succès.

Gruthus pénétra dans la loge de la concierge de Manon et demanda après l'aimable marchande.

—Elle est sortie, lui répondit la portière.

—Rentrera-t-elle bientôt ?

—Ah ! dame, ça serait difficile à vous dire. La jeunesse n'est pas très régulière. Mamzelle Manon n'se gêne pas pour me faire tirer l'ordon (si vous plaît) à des heures impossibles, à des minuit, une heure du matin, comme si à mon âge, avec mon catarrhe dont je souffre depuis trois ans bientôt, que les médecins désespèrent de me guérir, il était convenable de me réveiller.

—Ah ! mamzelle Manon se dérange.

—Pardine ! mais c'est plutôt de ce qu'elle me dérange que je me plains. Elle est jeune, elle a raison d's'amuser.

—Mais elle vend toujours des herbes ?

—Oui, histoire de se balader. Mais ce n'est pas à vendre du mouros en été et des mûshes en hiver que l'on ramasse de quoi s'acheter des robes à quarante sous l'aune, et des rubans... je ne vous dis que ça.

—Mais Jacob-le-Manchot est là pour garnir sa bourse.

—Jacob ? D'abord il n'est plus là.

—Ah ! fit Gruthus.

—Et puis c'est tout l'inverse. Maintenant elle en a un autre qui vient la voir. Un petit qui n'est vraiment pas beau, mais qui a l'air fripon. Après tout, c'est son affaire, ça ne me regarde pas. Je ne me mêle jamais de ce que font mes locataires, je vois tout et je ne dis rien. Mais c'est pour vous dire, monsieur, que, si vous voulez attendre mamzelle Manon, vous pouvez vous asseoir, vous en avez pour jusqu'à demain.

—Merci bien ! la mère, dit Gruthus, je préfère revenir ; mais vous lui direz qu'une de ses anciennes connaissances est venue la voir.

—Et qui est ce que je lui dirai que c'est ?

—Vous lui direz que c'est Duchâtelet.

—Ah ! très bien, monsieur, je n'y manquerai pas.

Gruthus sortit et rejoignit les deux exempt.

—Elle n'est pas chez elle ; il nous faudra revenir, leur dit-il.

—Mais où loge-t-elle ? demanda Postel. A quel étage ?

—Je ne sais pas.

—Vous auriez dû le demander, fit l'exempt avec humeur.

Le soir, par exemple, on n'aurait pas eu besoin de parler à la portière. Mais nous aviserons.

Lorsque Manon rentra, la portière lui dit :

—Il est venu un homme vous demander.

—Qu'est ce que cet homme ?

—Une de vos anciennes connaissances.

—Comment est-il ?

—Un grand gaillard, bel homme, mais manchot.

—Encore ! je n'en ai jamais connu qu'un, Dieu merci !

—C'est un de vos anciens du Châtelet.

—Voulez vous vous 'aire, la vieille, est-ce que j'ai jamais été au Châtelet, moi. Ah ! par exemple !

Et mamzelle Manon, vexée, monta chez elle sans plus d'explications.

Dans cette maison de six étages, elle habitait au troisième un petit logement composé de deux pièces, dont les fenêtres donnaient sur la rue des Rats et sur la rue Galande. L'intérieur, mal distribué, était sombre et malpropre. Les escaliers étroits, les paliers sans lumière, exigeaient des personnes qui n'en avaient pas l'habitude, les plus grandes précautions.

Quant au logement de Manon, ses murailles nues, les pla-

fonds noirs, les meubles poussiéreux et délabrés, n'avaient rien qui répondit à la coquetterie d'une jolie femme. Un seul objet attirait l'œil dans ce taudis, c'était un miroir à la main, bordé d'une garniture de cuivre doré d'un travail précieux et qui avait été volé dans quelque riche maison.

Manon ne faisait là que de courtes apparitions. Cependant depuis quelques jours elle y recevait ce petit homme à l'œil fripon, à qui la portière pardonnait sa laideur. Ce galant, on l'a peut-être deviné, c'était Cartouche.

Le vol de l'hôtel de Saint-Méran avait été suivi d'une fête à laquelle Manon, en bonne justice, devait prendre sa part. Commencée aux Porcherons, la partie s'était terminée rue Galande. La liaison du daron avec l'anguilleuse s'était formée ainsi.

A l'aube, à l'heure où les volcurs vont se coucher, Cartouche, plus d'une fois, alla trouver Manon.

Gruthus, qui croyait avoir fait le caprice de cette fille, était à cent lieues de se douter de ces relations. Quelques paroles pourtant du bavardage de la portière auraient dû éveiller ses soupçons, et Postel, à qui il les rapporta, en fut frappé.

"Cet homme, petit, laid, à l'air fripon," tourmenta fort l'esprit de l'exempt. Volontiers il eût cherché à éclaircir ses doutes et il pensa à se louer dans le voisinage de la maison un petit observatoire. Mais il hésita à poursuivre seul une aventure où le lieutenant de police ne l'avait embarqué qu'en sous-ordre. Avec Gruthus il ne pouvait travailler pour son propre compte ; il n'avait qu'à seconder celui-ci, qui ne se laisserait pas couper l'herbe sous le pied.

Aux soupçons qu'il avait émis, Gruthus avait répondu avec humeur "qu'il ne fallait pas voir Cartouche partout ; qu'il était sûr de faire de Manon ce qu'il voudrait et que, pour lui être agréable, elle irait jusqu'à attirer Cartouche s'il le lui demandait." Devant cet entêtement, Postel se résigna à son rôle passif. Il ne se sentait pas le droit, après tant de déceptions, d'affirmer énergiquement une opinion.

Quant à l'exempt Leroux, les coups de pistolet de Gruthus lui avaient donné de ce brutal la plus haute idée et il se rangea volontiers de son avis.

Il fut donc décidé que le lendemain dans la matinée on se transporterait de nouveau rue Galande.

Mais Dieu dispose, dit le proverbe. Ce qui semblait aller de soi et n'avoir aucun empêchement, rencontra un obstacle inattendu. Au moment où Gruthus s'appêtait à sortir, le juge "examineur," comme on disait jadis, le magistrat instructeur, entra dans son cachot afin de fixer certains points restés obscurs dans l'affaire Henri Du Vigier, dont les débats allaient s'ouvrir.

Gruthus, cependant, après avoir entrevu un moyen de salut dans la délation, n'avait plus hésité à dire toute la vérité. Ses aveux étaient les plus complets. D'autre part Rozy, voyant sa complicité dénoncée et démontrée, avait coupé le frein que la terreur seule pouvait mettre à sa langue et avait dicté un volume de révélations au griffier du juge examineur. De sorte que cette affaire, qui semblait devoir occuper longtemps la justice, en définitive se trouvait éclaircie et n'attendait plus qu'un verdict.

—J'ai dit tout, répondit Gruthus au magistrat ; je ne crains pas d'être condamné, puisque je compte obtenir ma grâce et une récompense en livrant Cartouche.

Et le Craqueur, avec amertume avait dit au juge :

—Le vrai coupable n'appartient plus à la justice des hommes. Vous ne frapperez en moi qu'un misérable instrument, fourni par la pauvreté.

Quelques jours plus tard le procès des assassins de Du

Vigier out lieu. Il n'occupa qu'une séance. Il n'exigeait aucune plaidoirie et les aveux des accusés leur épargnaient les lentes orauités de la question. Enfin, prenant en considération la franchise et le "repentir" des accusés, on ne les condamna qu'à être pendus.

On trouva qu'ils avaient de la chance ; de moins coupables étaient souvent condamnés à la roue. En somme, on s'intéressa peu à cette affaire. Paris oubliée vite et déjà on ne se souvenait plus de la mort du poète Du Vigier qui avait causé une si profonde émotion.

Après la condamnation le lieutenant de police demanda un sursis à la pendaison de Gruthus Dubourguet qui s'était engagé à livrer Cartouche et avait donné un commencement d'exécution à cette promesse. Le sursis lui fut accordé.

"Il faut vaincre ou périr," dit-il en accueillant cette heureuse nouvelle.

Mais il ne doutait pas de la victoire. "Ma condamnation, pensait-il avec raison, va inspirer une certaine sécurité à Cartouche.

Et tandis que Rozy le Craque" pleurait sur le peu de jours qu'il avait à vivre, Gruthus, avec ses deux acolytes, rentrait en campagne, rue Glando.

Un matin, avec les mêmes précautions que la première fois, il alla demander si mademoiselle Manon était chez elle.

— Ah ! cette fois, fit la portière qui le reconnut, elle y est, monsieur ; mais un instant !... elle n'y est pour personne.

— Comment ?... Que voulez-vous dire ?...

— Qu'est son joli laideron est avec elle.

— Eh bien ! qu'importe... je n'ai qu'un mot à lui dire. Je ne puis m'arrêter longtemps, j'ai deux amis qui m'attendent là.

— Mais ils sont encore couchés, objecta la portière. Ils sont rentrés au petit jour.

— Je vais prier mes amis de m'attendre, répondit Gruthus qui sortit de la loge pour s'entendre avec les exempts.

— Elle est avec son amant, leur dit-il ; mais une indiscretion errait peut-être utile. Je ne serais pas fâché de voir cet amant, et je vais aller frapper à la porte de Manon.

— Du tout, répliqua Postel, qui, semblait-il, flairait son gibier. Il ne faut pas de demi mesure ; au risque d'effrayer la belle, je veux agir comme si son amant était Cartouche.

— Mais vous me démasquez ! se récria Gruthus.

— Tant pis, répliqua Postel. Je suis dans le vrai ; je le sens. Laissez-moi faire.

Il tourna le coin de la rue et d'un signe appela deux archers. Il en plaça un en sentinelle à la porte de la maison et dit à l'autre de le suivre.

— Mais, fit Gruthus se ravissant, je ne veux pas que vous me preniez mon affaire. Si par hasard Cartouche était là haut, vous vous attribueriez sa découverte, je montrerai avec vous. J'entrerai le premier.

Une courte altercation s'éleva ; enfin Postel, — homme de devoir avant tout, — céda.

(A CONTINUER.)
Commencé le 6 août 1885 — (No. 293).

Un ivrogne rentre chez lui et gagne son lit en titubant.
Sa femme le déshabille et l'aide à se coucher.
— As-tu encore besoin de quelque chose ? lui demande-t-elle doucement.

— Non, pas pour le moment ; mais tu me réveilleras quand j'aurai soif.

COMBAT NAVAL ENTRE LA « SURVEILLANTE » ET LE « QUEBEC »

Le 6 octobre 1779, la frégate française la "Surveillante" envoyée en reconnaissance rencontra la frégate anglaise le "Québec." Les deux frégates étaient exactement de même force en canons et en équipages. Elles manœuvrèrent pour s'observer et se disposer au combat ! L'une était commandée par le capitaine de frégate Ducouëlio de Kergoualar, et l'autre par le commandeur Farmer.

Lorsque tout l'équipage fut à son poste de combat, sur l'invitation de Ducouëlio, l'aumônier, après avoir imploré l'arbitre suprême de la victoire, adressa à l'équipage une courte exhortation, qu'il termina par ces mots : " Mourir pour son roi et son pays est aussi une espèce de martyre."

Il était onze heures quand la "Surveillante" ouvrit le feu ; le "Québec" ne répondit que lorsqu'il fut à demi-portée. Les deux frégates se rapprochèrent encore, et bientôt les ravages de la mitraille et de la mousqueterie devinrent terribles. Le combat dura depuis une demi-heure, quand Farmer, par une adroite manœuvre, essaya de se laisser dépasser par la "Surveillante" pour lui envoyer toute sa bordée en poupe ; mais Ducouëlio le prévint, et, quand la frégate anglaise eut viré de bord, la frégate française acheva de virer elle-même, conservant ainsi, jusqu'à la fin de l'action, l'excellente position qu'elle avait prise. Bientôt ils furent presque bord à bord, et ils se canonnèrent pendant quatre heures. Les frégates présentaient le plus affreux spectacle : leurs flancs hachés par les boulets, offraient de larges ouvertures, de sorte que les canonniers décimés par une grêle de balles, étaient aussi exposés que les matelots qui combattaient sur les ponts.

Ducouëlio, deux fois blessé à la tête, ne songe pas à se faire panser ; la face ruisselante de sang et la sueur noire de poudre, il continue à donner ses ordres. Presque tous ses officiers tombent à ses côtés, mais ne cessent de le secourir tant qu'il leur reste un souffle de vie. Il en était de même à bord du "Québec." Tout à coup un boulet emporte le pavillon de la "Surveillante." Un pilote nommé le Manq saisit un autre pavillon, grimpe dans les haubans, et, au milieu des coups de canon, de fusil et de pistolet, il ne redescend qu'après avoir fixé de nouveau l'étendard de la France. Peu après, les trois mâts de la frégate tombèrent à la fois. Ceux du "Québec," tombant à leur tour, écrasent sous leur chute une quantité de matelots, et couvrent la frégate de leurs inextricables débris.

"A l'abordage, enfants ! crie alors Ducouëlio, voilà le moment !" L'instant était, en effet, admirablement choisi, les Anglais, pour la plupart empêtrés dans les cordages, les voiles et les vergues qui jonchaient leur navire, étaient dans l'impossibilité de se défendre.

Trois Français s'étaient déjà précipités sur le "Québec," quand une épaisse colonne de fumée, suivie d'une immense gerbe de feu, s'éleva de ses écoutilles et de ses sabords. A cet aspect, un sentiment nouveau s'empara du cœur de Ducouëlio. Les Anglais ne sont plus ses ennemis, ce sont des frères, des naufragés ; ce n'est plus l'abordage : qu'il commande, ce sont des moyens de salut qu'il dispose.

Mais le feu qui dévore le "Québec" menace la "Surveillante," qui, rayée d'un bout à l'autre, flotte au gré des vents. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs que Ducouëlio parvint à s'éloigner d'une centaine de mètres de la frégate incendiée.

Il cherchait tous les moyens de sauver une partie de l'équi-

pinge anglais, mais ses canots étaient déjà brisés. Quant au "Québec," tout l'avant était en feu; l'arrière seul, où flottait encore le pavillon national, servait de refuge au commodore Farmer mortellement blessé, et au reste de son équipage. De là il surveillait, avec un admirable sang-froid, l'embarquement de ses hommes, qui, par petites divisions, se rendaient à bord de la "Surveillante," sur un petit canot qu'il avait conservé. En vain son premier lieutenant le pressait d'y descendre; Farmer refusait: "Je dois, répondit-il, sortir le dernier du "Québec" ou sauter avec lui." Bientôt, en effet, au milieu des flammes d'une terrible explosion, Anglais et Français virent pour la dernière fois le brave commandant, dont l'attitude, à cette dernière heure, était encore pleine de calme et de dignité.

Trois officiers et 45 matelots seulement échappèrent au désastre du "Québec," et furent recueillis par la "Surveillante." Cette frégate était dans un triste état, elle brûlait et coulait tout à la fois. Enfin elle fut sauvée, grâce à la coopération des Anglais qui se signèrent par leur activité, par leur obéissance aux ordres de Ducouëlle. Alors seulement ce brave officier voulut permettre qu'on pansât ses blessures. Avant de quitter le pont, il réunit autour de lui les matelots du "Québec," et leur exprima son regret de n'avoir pu conserver leur capitaine, pour lequel il était pénétré de la plus profonde estime. "Pour vous, dit-il, vous avez fait admirablement votre devoir, et, comme votre frégate a péri, son pavillon flottant, vous serez traités, non comme des prisonniers de guerre, mais comme des frères recueillis d'un naufrage."

À ces touchantes paroles, Français et Anglais confondirent leurs larmes, et tous se serrèrent les mains. Les matelots de la "Surveillante," imitant leur capitaine, partagent leurs vêtements avec ceux du "Québec," qui la plupart s'étaient déshabillés pour se jeter à la nage et gagner plus tôt la frégate hospitalière.

L'aumôlier qui, au milieu des horreurs du combat, n'avait cessé de vaquer à son ministère de paix, venait d'adresser au ciel la prière pour ceux qui avaient péri et pour ceux qui avaient survécu; tout l'équipage à genoux avait répondu: "Amen!" quand, à onze heures du matin, la vigie s'écria: Terre!

Les signaux de la côte annoncèrent qu'une frégate française désarmée se dirigeait vers Brest. On expédia aussitôt une corvette avec des matelots, des chirurgiens et des médicaments.

Le soir même la "Surveillante" mouillait dans la rade de Brest.

Le lendemain, tous les canots des bâtiments de la rade vinrent prendre la "Surveillante," pour la remorquer, et c'est ainsi que la frégate fit son entrée dans le port de Brest, traînée par mille rameurs. Plus de 60 vaisseaux de guerre s'étaient pavoisés pour la recevoir et la saluer à son passage, par le cri trois répété de: Vive le roi! auquel répondit une foule innombrable accourue sur la plage.

Ducouëlle fut transporté à son domicile sur un brancard, orné de pavillons et de glorieux emblèmes, qui ressemblait à un char triomphal.

Un ordre de Louis XVI sanctionna la promesse qu'avaient reçu les Anglais de n'être point considérés comme prisonniers de guerre. Non seulement ils furent laissés libres, mais on leur fournit vivres et argent; et un bâtiment neutre, frété exprès pour une si belle mission, les reconduisit dans leur patrie.

Un moment, on espéra la complète guérison du héros de la "Surveillante;" mais il ne devait pas survivre à tant de gloire; il expira à quarante ans, trois mois après son combat.

Sa fin couronna dignement sa vie. Ses dernières paroles furent des conseils d'honneur et de vertu, et ses derniers adieux à sa famille offrent le plus bel exemple de modestie et de résignation chrétiennes.

Ses veuve et ses enfants furent déclarés enfants de l'État, et Louis XVI fit lui-même l'inscription du tombeau qu'il fit élever à ses frais:

Jeunes élèves de la marine, admirez et imitez l'exemple du brave Ducouëlle.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

CONTRE LES DOULEURS DE DENTS

Mastiquer de l'écorce de cannelle.

Si cette écorce est de bonne qualité, la douleur est immédiatement soulagée, et d'une façon aussi efficace qu'avec la créosote, l'acide phénique, etc., sans que ce moyen présente les désavantages des moyens précités.

Le remède est simple, agréable, peu coûteux, et le lecteur, au besoin, pourra en faire l'expérience à peu de frais.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants:

POUR UN AN: — UNE PIASTRE

L'Homme et les Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Epouse — Insurgé contre la Mort — Le Chalet de L'Infortuné — Une Garde-Malade, s'il vous plaît — La Confession d'un Vieillard — Un Souvenir de ma Jeunesse — Et le commencement du ROI DES VOLÉURS maintenant en cours de publication.

POUR DEUX ANS: — DEUX PIASTRES

Tout ce que ci-dessus mentionné et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR TROIS ANS: — TROIS PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants: — LES DRAMES DE L'ARGENT et LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR QUATRE ANS: — QUATRE PIASTRES

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants: — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGLANT.

POUR CINQ ANS: — CINQ PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants: — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PIQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra cinq nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux autres: 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE, Éditeurs

Boîte 1986.

No 475 Rue Craig, Montréal.